

Le monde était jaunâtre et flou. Le monde était également douloureux, de manière sourde et constante. Balthazar cligna des yeux et essaya de voir plus clair. Le jaunâtre se fit net et fissuré mais guère plus informatif. Il baissa les yeux et se découvrit recouvert de couvertures grises, dans un lit rudimentaire de bois épais. Il essaya de bouger et une douleur aigue lui remonta le long du bras droit. Doucement, de la main, il écarta la couverture. Son bras droit était maintenu dans une attelle aux bandages grisâtres et à l'odeur forte. Avec beaucoup de difficulté, il dégagea entièrement son bras et le tâta. Sa main semblait en bon état bien que totalement dépourvue de force. Son avant-bras, invisible sous l'attelle, lui sembla très maigre et, lorsqu'il tenta de sonder plus avant sous les bandages, la douleur faillit le faire défaillir. Il respira profondément et sentit sa tête bourdonner. Il trouva encore la force de ramener la couverture sur lui avant de perdre connaissance à nouveau.

Lorsqu'il se réveilla, la fois suivante, quelqu'un le secouait doucement par l'épaule. Il ouvrit les yeux. La lumière était douloureuse. Il se concentra et reconnut le visage rougeaud de Fabio. Ses lèvres bougeaient. En y prêtant attention, Balthazar réussit à distinguer ses mots

- ...bon de te voir ouvrir les yeux. Bianca m'avait bien dit que tu lui avait parlé hier mais tu semblais avoir replongé.

Balthazar ouvrit la bouche avec difficulté. Ses lèvres étaient sèches et collées, sa langue pâteuse. Il toussa et la douleur revint, conquérante, à travers sa tête et son bras. Il inspira et tenta quelques mots.

-Je ne me souviens pas...

- Tu parles ! s'écria le gros Fabio, larme à l'oeil. Tu parles ! Damné soit ce mauvais docteur qui prédisait ta perte ! Qu'il bouffe du soufre en enfer !

- Où suis-je ?

-. Oh, oh, oui, bien sûr, bien sûr, tu n'étais pas conscient, bien sûr. C'est un des lourdauds et Matteo qui t'ont laissé devant ma porte. Au petit matin. Ils ont attendu que j'ouvre la fenêtre et ils sont partis en courant. Le lourdaud t'a décoché un dernier coup de pied, il avait l'air de regretter.

- Regretter ?

- De te laisser vivant, je veux dire. Et riche. Ils ont laissé de l'argent. Il faudra que tu m'expliques.

- Charité...

- Charité ? De la part de ces deux-là. Te fous pas de ma gueule. !

- Mais où ?

- Oh, oui, bien sûr. T'étais pas beau à voir. Du tout. Tout cassé, je t'ai monté ici tant bien que mal. C'est l'ancienne chambre de Vittoria, je me suis dit que ça te ferait plaisir. Et avec ton argent, j'ai embauché un docteur, un charlatan pire que les autres, mais il a bandé tes blessures.

- Beaucoup ?

- Ah ben t'avais la gueule bien de travers, le bras à l'envers, l'épaule violette et la cheville comme un melon. Mais c'est quand la fièvre s'y est mise qu'il a commencé à jeter l'éponge. Je l'ai foutu dehors, il doit encore avoir les oreilles qui sifflent, fit Fabio en riant grassement.

- Et ?

- Et c'est la petite Bianca qui a pris le relais. Sa grand-mère est rebouteuse, je me suis dit que c' était pas pire et je l'ai laissée te remplir d'herbes. Il semblerait même que ça aie fini par marcher, juste quand je commençais à désespérer.

- Depuis quand ?

- Trois semaines ! Trois semaines à te nourrir à la cuiller et à te torcher le cul, j'aime autant te dire qu'elle les a mérité, les quelques pièces qui restaient après le passage de l'autre incapable.

- Oui.

- Ben dis, ça me fait bien bizarre de te voir demi-muet comme ça. J'espère que ça va pas trop te durer parce que je suis bien impatient de t'entendre raconter ce qui t'es arrivé, tiens.

- Fatigué.

- Ben mon con, trois semaines à pioncer et te voilà abattu après à peine dix mots, ton, on peut dire qu'ils t'ont

pas raté, dit-il, et il y avait un tremblement dans la voix joviale du gros aubergiste.
L'homme n'avait pas quitté la pièce que Balthazar referma les yeux et sombra dans le sommeil.

Pendant la semaine qui suivit, il réussit de jour en jour à rester plus longtemps éveillé, à parler un peu plus. Il remercia Bianca à plusieurs reprises mais celle-ci semblait toujours gênée de l'attention qu'il lui portait. Le dimanche, Balthazar put s'habiller et, boitant vigoureusement, réussit à descendre jusque dans la salle commune en s'appuyant sur l'épaule de Fabio.

- Ca mérite une cruche de mon meilleur, vieux menteur, déclara ce dernier en faisant signe à un garçon de salle.

- Hmf, il va quand même falloir quelque temps pour que je me déplace seul, grogna Balthazar.

- Oh, tu devrais te réjouir de marcher et de parler, déjà.

- Tu as raison, pardon Fabio, je te dois beaucoup. Mais je pense à Vitoria, et au reste, et j'enrage de ne rien pouvoir faire pour le moment. Mais dis-moi, qu'as-tu fait de mes affaires ?

- Je les à jetées.

- Quoi ! Mais ! Sauvage ! Affameur !

- Hé, des vieilles nippes pleines de sang, tu vas quand même pas commencer à m'en faire un opéra, non !

- Mais pas les nippes, lourdaud, le reste !

- Oh, commence pas à me traiter de lourdaud, dis. Et de reste, pour ton information, il n'y en avait pas !

- Comment ? Mon épée ?

- Rien du tout.

- Ma dague ?

- Non plus.

- Ma bague ? Une chevalière ?

- Rien du tout, je te dis : juste quelques pièces jetées en vrac sur ta poitrine. Même plus de ceinture. Ni de bottes, d'ailleurs.

- Je vais le tuer, soupira Balthazar, la tête entre les mains.

- Matteo ?

- Non, Angelo. Encore que, sur la lancée...

- Qui ?

- Laisse, mieux vaut que cette partie ne te concerne pas. Tu en as déjà fait beaucoup.

- Bah, c'est bien normal, va. Et puis ça me rappelle un peu ma jeunesse, ça me redonne un petit goût d'aventure. Je me disais, d'ailleurs, tu crois pas que ça mériterait de remettre la main sur cette petite fouine merdeuse de Matteo ?

- Hmph. Non, c'est gentil mais ça m'étonnerait pas mal qu'il ait quoi que ce soit d'intéressant à raconter. Et puis, je voudrais pas mettre en danger ta couenne.

- Oh, ma couenne, pfff. Puis on sait jamais. Et même si lui n'a rien à raconter, nous on a peut-être des trucs à lui dire, non ?

- Héhé, tu as pas tort, Fabio, tu as pas tort, mais une vengeance futile et risquée, en ce moment, c'est pas tellement ma priorité. Donc non.

- Hmpps, soit. Passons, je t'en reparlerais plus tard. En attendant, comme tu m'as l'air plutôt en état, j'ai autre chose pour toi : du courrier.

- Du courrier ! Et c'est maintenant que tu me le dis !

- Eh ! Quoi ! Je veille sur ta santé ! Et vu ton état, je préférerais être sûr que tu sois en état d'encaisser.

- Tu te prends pour mon père ?

- Dieu m'en préserve, rit Fabio, Dieu m'en préserve. Et même si mon âge me permettrait à l'inverse de me prendre pour ton fils, je m'en garderais également. Compte-moi donc seulement comme admirateur bienveillant.

- Admirateur !?

- Evidemment ! Pourquoi crois-tu que je t'abreuves à l'oeil depuis si longtemps ?

- Hé, parce que j'attire la clientèle, tiens !

- Oui, pour ça aussi, répondit Fabio avec un sourire tendre, mais si ce n'était que pour ça, une ou deux filles girondes dansant sur les tables marcheraient tout autant.

- ... Bon, et ces lettres !

- Ah, les lettres. Bianca ! héla-t-il. Bon, pour te rassurer tout de suite : la première est là depuis une semaine

mais la seconde seulement depuis hier.

- Je te souhaite simplement que ce ne soit rien d'urgent.

Fabio ne prit pas la peine de répondre. Bianca était revenu avec deux plis et les lui tendit. Il transmit le premier à Balthazar. Ce dernier eut un regard irrité en direction du second courrier mais se retint finalement et ouvrit le pli qu'il avait en main.

L'écriture en était soignée et inscrite dans un carré parfaitement tracé. Au bas de la page, un sceau riche au lion de Saint-Marc qu'il ne reconnut pas. Il lut attentivement et s'immobilisa.

Surprise d'abord : l'archevêché de la Sérénissime, sur la recommandation de son patriarche lui attribuait une rente à vie pour services rendus. Joie ensuite en réalisant le train de vie que la généreuse somme mensuelle lui permettrait. Colère enfin, contre Angelo qui tentait si directement d'acheter son retrait, et contre lui-même qui un instant avait été tenté. Plus qu'un instant même.

Il jeta le courrier sur la table et tendit la main vers le second.

Celui-ci était écrit d'une main bien moins sûre et beaucoup plus court. Vittoria s'inquiétait de lui et lui demandait la marche à suivre.

Il brandit la feuille en direction de Fabio qui s'était pendant ce temps plongé dans le premier courrier.

- Tu peux me confirmer qu'il s'agit de l'écriture de Vittoria s'il te plaît.

- Aucune chance, répondit Fabio sans relever les yeux de la missive ecclésiastique.

- Ça me ferait quand même plaisir que tu y jettes un oeil, si le reste de mon courrier n'est pas trop fascinant.

- Pas la peine, mon vieux, elle ne sait pas écrire. Par contre, celle-là mérite le détour. Tu penses que c'est une vraie ?

- Je connais pas tellement les sceaux de l'église mais je parierais bien que oui.

- Hé, c'est le pactole, alors ! Fêtons ça. Bianca, mets nous une cruche du meilleur !

- Non, pas la peine.

- Quoi, pas la peine ? Tu vas refuser un coup à boire ?

- Ça me réjouit pas tellement, c'est un piège.

- Un piège ? Qué piège ? Les clercs de l'archevêque vont te rouer de coups quand tu iras chercher ton dû ?

- Non, non, rien de ce genre, c'est...

- C'est quoi ? Il est où le piège ?

C'est moi, le piège, se dit Balthazar, ma faiblesse. Angelo me connaît trop bien. Et j'ai peur qu'il aie raison. C'est tellement facile, tellement proche...

- Mais réponds-moi. Parce que ce que je vois, moi, c'est un pactole sans contraintes qui n'attends qu'une chose : que tu trouves quelque chose à faire avec.

- Ce que je vois moi, c'est l'obligation de pointer ici une fois par mois.

- Et c'est grave ? Vu ton rythme ces dernières années, ça me semblait pas traumatisant.

- Ben si, justement, j'ai autre chose à foutre.

- Ah,.. l'amour.

- Oh, ça va, hein !

- Pff, t'es bien tendu ! Toujours dans le tout ou rien ! T'as qu'à aller leur prendre une avance de trois mois, ce sera toujours ça de pris.

- Une avance ?

- Ben écoutes, ce serait quand même pas un exploit. En plus, avec la gueule que tu traines ces jours-ci, ils vont avoir envie de te soulager, en bons chrétiens qu'ils sont.

- Fous-toi donc de ma gueule !

- Oh ! Dis ! Moi je te trouve juste moyen de profiter de ta sale gueule cassée, faudrait pas non plus me la mettre sur le dos.

- Mhhhf. Je remonte, je suis fatigué, faut que j'y pense, fit-il en se levant. Et merci. Et pardon.

-o-0-o-

Une semaine avait passé et Balthazar boitait moins. Il commençait aussi à se resserrer de son bras. Il aurait dû s'en réjouir mais il ne pouvait détacher son esprit de la missive de Vittoria. Il ne savait que lui répondre. Lui dire qu'il avait échoué, que Cécilia était morte et lui estropié et dépouillé. Il n'osait pas. Il ne pouvait se discréditer ainsi à ses yeux. Et il ne voulait pas non plus lui mentir, pas ainsi, pas maintenant.

Ainsi, malgré l'humour et les encouragements de Fabio, il traînait ses sombres pensées à longueur de journée. Il

rumina la journée, buvait le soir et, les bons jours, se lançait dans le récit d'une de ses effarantes aventures. Ce mardi, il était encore tôt mais la taverne était bien pleine et il venait de commander une première cruche. Il vivait à crédit mais, de manière inédite, il se savait solvable. Lorsqu'il vit approcher Fabio, il pensa que celui-là venait une nouvelle fois l'inciter à aller chercher sa rente. Mais le tavernier avait aux lèvres un sourire trop victorieux pour cela.

- Vieux grognon, fit-il en s'asseyant, j'ai un cadeau pour toi.

Balthazar leva un sourcil et encouragea d'un geste le gros homme à poursuivre. Fabio sourit et fit à son tour signe en direction du fond de la salle. Un homme massif se dirigea vers eux, précédé d'un jeune garçon.

- Je te présente Ludovico, un mien neveu. Tu connais déjà Matteo, par contre.

Le jeune Matteo semblait passablement inquiet mais il se reprit en s'asseyant face à Balthazar, très droit, le menton en avant.

- Je crois, continua Fabio, que le jeune Matteo a quelque chose à te rendre.

Matteo jeta un regard au gros homme resté debout derrière lui. Ce dernier opina et lui tendit un paquet volumineux. Matteo fit glisser le paquet vers Balthazar qui l'ouvrit : il contenait sa ceinture, sa dague, son épée et ses bottes. Le vieil homme sourit.

- Je crois aussi que le jeune Matteo tenait à s'excuser.

A nouveau, il se tourna vers Ludovico, qui à nouveau opina.

- Pardon, articula-t-il du bout des lèvres.

- Et pour finir, reprit encore Fabio, je crois qu'il voulait aussi répondre aux questions que tu pouvais avoir.

Une troisième fois, le jeune garçon se tourna et une troisième fois, Ludovico opina. Balthazar l'observa un instant, tordit la bouche, réfléchit et enfin lança.

- Qu'as-tu fait de ma bague ?

- C'est le Maudit Abbé qui l'a gardée.

- Maudit ?

- Il oeuvre pour le démon. Il m'a laissé mon âme si j'acceptais de le servir.

- Pour le démon ?

- Je connais les signes. Mon maître en magie me les a confiées. Il les tient de Joseph d' Arimatie ! Et l'abbé me l'a confirmé !

- Il a gagné ton âme au jeu par hasard ?

- Pas par hasard ! Il a la chance et le talent du malin.

- Pour cela au moins, nous nous accordons. Et pourquoi cette soudaine volonté de repentir ?

- Ludovico m'a demandé.

- Et Ludovico est plus convaincant que le démon ?

- Il travaille pour la République, répondit Matteo, comme si cela mettait fin à tout débat.

- Mais encore ?

Matteo resta silencieux et se tourna vers Ludovico qui, cette fois, n'opina pas. Balthazar, courroucé, soupira et se prit la tête à deux mains.

- Connais-tu les plans de cet Abbé Maudit, par chance ?

- Pas vraiment

Ludovico toussa.

- Enfin, il ne m'a rien dit de sûr mais il était sur le départ. Et il a dit à un de ses hommes de le retrouver à Urbino avec tout ce qu'il fallait.

- Quand ?

- Je ne sais pas

Ludovic toussa à nouveau.

- Non, je ne sais vraiment pas ! Il donnait l'impression d'aller d'abord ailleurs mais je ne sais pas où. Il partait à cheval par contre, par en bateau.

- Bien... tu as autre chose à dire ?

- Non, non, répondit-il avec un regard nerveux en arrière, mais méfiez-vous de cet Abbé, parce que le démon le protège sûrement de sa magie la plus noire.

- Hmm, j'y prendrais garde, merci. Et merci également, ajouta-t-il en direction de Ludovico.

Fabio fit également signe de la tête et les deux hommes s'éloignèrent. Il se tourna ensuite vers Balthazar et sourit.

- Alors, qu'en dis-tu ? Il t'impressionnes, ton vieux tavernier ? Te voilà ré-équipe et informé sur tes ennemis !

- Il fait quoi, ton neveu ? demanda le vieil hidalgo sèchement.
- Il travaille pour la république, répondit Fabio en reculant, pris au dépourvu.
- Police secrète de la Sérénissime, quelque chose comme ça ?
- Quelque chose comme ça.
- Et qu'est-ce qui te fait penser que j'ai besoin d'aide! explosa-t-il, de voir la pègre locale trainée dans mes affaires ! De leur devoir quoi que ce soit ! Je suis encore capable de...
- Oh, cria le tavernier qui avait viré au rouge, tu préfères rester dans ta merde ? Tu préfères rester accoudé à un cruchon comme un vieux mendiant ? Tu te crois encore invincible ? T'as vu ton état ? Tu crois que tu t'en serais sorti tout seul ? Oh, reviens sur terre ! T'as plus vingt ans, vieux con !

Balthazar resta coît, le regard fixe. Fabio se leva, jeta son torchon sur la table et lui tourna le dos ostensiblement, rejoignant son comptoir.

Balthazar resta là, regard toujours fixé là où s'était trouvé Fabio, pendant presque une heure. Ces simples phrases tournaient dans sa tête. Il pensait à Vittoria, à Angelo, à Cecilia et à Clara. Il n'avait plus vingt ans et il était un vieux con. Celles qu'il aimait étaient mortes, il ne les sauverait pas, quelques soient les exploits qu'il puisse réaliser. Il ne lui restait que quelques amis. Il lui restait Fabio. Il lui restait Vittoria. Il lui restait Angelo. Il comprit pourquoi ce dernier n'avait pas voulu qu'on le tue. Il se demanda s'il aurait le jour venu le courage de le tuer, s'il oublierait son âge et la réalité, assez longtemps pour se prendre encore pour un héros, un rédempteur, un justicier.

Peut-être le regard de Vittoria, peut-être ses attentes suffiraient encore pour un moment à lui rendre cette jeunesse, cet aveuglement. Peut-être lui ferait-elle encore quelques semaines, quelques mois, oublier la mort qui approchait, et la solitude qui l'accompagnerait dans la tombe.

SEb.
Février 2006